

Women Without Men **Fantômes, à vos armes!**

Zanan-E Bedun-E Mardan — Allemagne / Autriche / France, 95 minutes

Julie Demers

Number 268, September–October 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63589ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Demers, J. (2010). Review of [Women Without Men : fantômes, à vos armes! / *Zanan-E Bedun-E Mardan* — Allemagne / Autriche / France, 95 minutes]. *Séquences*, (268), 51–51.

Women Without Men

Fantômes, à vos armes !

Iran, 1953. Vêtus de blanc, une masse d'hommes avancent. Ils brandissent des pancartes et revendiquent le retour de la démocratie iranienne, détruite par un récent coup d'État. Au milieu de cette armée blanche se dresse, fantomatique et sans visage, une silhouette noire. La forme se tient debout et porte un nom : c'est Munis, la femme voilée que rien n'ébranle. Hier, elle s'était jetée d'un toit pour s'échapper de la maison de son frère. Aujourd'hui morte, par là même libérée, elle arpente la ville pour tenter de remettre en place la démocratie.

JULIE DEMERS

Les femmes de **Women Without Men** sont toutes des spectres. Sous le tchador elles demeurent toutes identiques, toutes anonymes, toutes invisibles. Elles semblent flotter comme des fantômes au milieu des hommes qui refusent de les voir. Elles ne peuvent ni regarder ni elles-mêmes être vues : dans les rues de Téhéran, les femmes n'ont pas droit de regard — elles doivent fixer le sol dans l'espoir d'être protégées du viol. Elles ne s'affranchissent du voile qu'une fois les murs de la maison familiale franchis. Ces murs, autant de barrières de pierre, les cloîtront cependant encore plus que la prison de coton qu'elles portaient ; elles y seront l'esclave sexuel et ménager de leur mari, elles n'auront droit de sortir qu'en présence d'une autorité masculine.

Surtout, ne soyons pas dupes. Même entre femmes les Iraniennes se retrouvent séquestrées, emmurées dans un corps faible, fragile, sexué. Dans le sauna elles doivent faire face au regard des autres et se laver du péché originel. Ainsi, cette jeune Zarin, prostituée de bas étage, tentera d'arracher de son corps le peu de chair qui lui reste.

Y a-t-il un espoir pour les femmes iraniennes ? Peuvent-elles encore aspirer à un peu de liberté ? Le film répond que oui, laissant d'abord présager que la solution au problème se situe derrière les portes d'un jardin gardé par un vieil homme. Vers cet Éden inquiétant, les femmes convergeront donc l'une à la suite de l'autre, avides de découvrir leur voix et leur corps. Mais la retraite sera de courte durée : dès que des hommes pénétreront dans les enceintes du paradis, Zarin perdra la vie.

À travers l'histoire de cette prostituée comme à travers celle d'une vierge pieuse, celle d'une femme gardée captive et celle d'une artiste bâillonnée par son mari, Shirin Neshat propose une étude sensible des origines du patriarcat en Iran. Ce thème n'est pas étranger à sa carrière passée : artiste visuelle consacrée, Neshat exploite depuis longtemps la photographie et les installations vidéo afin de dénoncer l'exploitation de la femme. Le ton qu'elle adopte dans son premier long métrage doit autant au film engagé qu'au réalisme magique, et c'est dans ce ton, dans cette ambiance métissée qu'elle décide de mettre au jour les moyens d'évasion qui s'offrent aux Iraniennes : la mort, le rêve, l'action politique.

Alors que la position de Mahmoud Ahmadijad ne cesse de se radicaliser, alors que la démocratie iranienne est de plus en plus bafouée, alors enfin qu'un nombre croissant d'opposants au régime d'Iran sont emprisonnés et torturés, **Women Without Men** offre une réflexion qui porte. Mesurant à quel point l'exploitation de la femme est enracinée dans les coutumes iraniennes et

dans les institutions sociales, le film démontre qu'il ne faut pas s'étonner de la situation actuelle en Iran. Comment peut-on arriver à croire, en effet, que la démocratie est possible dans ce pays alors qu'elle exclut du débat 50 % de la population ? Si la constitution de la République islamique proclame aujourd'hui l'égalité des sexes, cette constitution est encadrée par un contexte religieux si oppressant que la femme iranienne n'a en fait, en termes juridiques et familiaux, aucun véritable droit.

Portrait bien sombre, donc, que celui à dresser de la condition féminine en Iran. Mais est-il possible de rêver et d'agir ? C'est en tout cas ce que propose **Women Without Men**. Bien sûr, on pourrait croire qu'en représentant un être faible, désarmé et sur lequel tout s'acharne, le film se limite à traduire une posture pessimiste — comme s'il n'importait plus que de dépeindre la femme dans



Y a-t-il un espoir pour les femmes iraniennes ?

sa vulnérabilité, dans ce qu'elle a d'inhibé et d'impuissant. Mais le traitement de Neshat dégage aussi un espoir, ou bien plus qu'un espoir quelque chose comme une solution : tirer parti de sa propre invisibilité, mettre à profit son caractère d'oubliée et d'obscur, utiliser son statut d'extrême anonymat pour s'organiser en secret et défoncer des portes. La fantomaticité recouvre un pouvoir libérateur, et **Women Without Men** est de ces films qui l'ont compris, très bien compris. **S**

■ **ZANAN-E BEDUN-E MARDAN** — Allemagne / Autriche / France, 95 minutes — **Réal.** : Shirin Neshat, Shoja Azari — **Scén.** : Shirin Neshat — **Images** : Martin Gschlacht — **Mont.** : George Cragg, Jay Rabinowitz, Julia Wieldwald — **Mus.** : Ryūichi Sakamoto — **Son** : Sebastien Tesch — **Dir. art.** : Shahram Karimi, Katharina Wöppermann — **Cost.** : Thomas Oláh — **Int.** : Pegah Ferydoni (Faezeh), Shabnam Tolouei (Munis), Orsi Toth (Zarin), Arita Shahrzad (Fakhri) — **Prod.** : Philippe Bober, Martin Gschlacht, Susanne Marian — **Dist.** : Métropole.